

Nathalie CHARLIER

ECSTASY

BECAUSE YOU LOVED

ME

TOME 2

ROMAN

LECTURE GRATUITE

*À mes lectrices,
Vous qui me motivez chaque jour...*

*For all those times you stood by me
For all the truth that you made me see
For all the joy you brought to my life
For all the wrong that you made right
For every dream you made come true
For all the love I found in you*

Diane WARREN

LECTURE GRATUITE

1

Madie

À genoux, mon père sur ma droite et ma mère à ma gauche, les yeux fermés, je prends la pleine mesure de ce que je me suis obligée à faire. Je ne parviens pas à prier. Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas en mesure de communiquer avec Dieu. J'en viens même à me demander s'il existe vraiment. Si tel était le cas, il ne m'aurait jamais infligé un tel supplice.

Parce que, si je veux être honnête, à l'intérieur, j'ai l'impression que mon cœur n'est plus qu'un vaste champ de ruines. Je l'ai perdu. Définitivement. Je l'ai vu dans ses yeux, bien avant qu'il ne me dise « *tout est fini entre nous* ». Il attendait que je parte avec lui et c'est ce que j'aurais dû faire. Mais je n'ai pas pu. Pour quelle raison ? Je suppose qu'on appelle ça de la loyauté. J'ai besoin de ma famille, aussi étrange soit-elle. Cela étant, n'ai-je pas encore plus besoin de lui ?

Mon Dieu, que se passera-t-il demain, après-demain, et les jours suivants, quand je ne le verrai pas, lorsque je ne m'endormirai plus dans ses bras, ou que nous ne mangerons plus ensemble ? C'est juste inenvisageable.

— Madie, notre brebis, s'était égarée dans la nuit. Elle nous est revenue. Remercions le Seigneur.

Quoi ? Et puis, quoi encore ? Il me prive de l'amour de ma vie et il faut que je dise merci ? Et mon cul, c'est du poulet ? Pas question ! D'ailleurs, j'en ai ras le bol de toutes ces conneries.

Je serai toujours catholique et même pratiquante, cela ne fait aucun doute à mes yeux. Toutefois, j'ai besoin de décider de mon avenir, de faire mes choix, tout comme mes erreurs, et d'assumer ces dernières.

Lorsque je soulève les paupières, mon regard se pose sur Marie, si éteinte et effacée. Elle qui était la joie de vivre incarnée, quand a-t-elle changé ? Il y a trois ans encore, elle riait si facilement et plaisantait à tout bout de champ. Et là, devant moi, je ne vois qu'une jeune femme triste, résignée, et vieille avant l'âge.

Mes yeux bifurquent vers son mari, ce crétin que mon père adore. En même temps, il lui cire tellement les pompes, qu'il ne peut pas faire autrement. Franchement, le stock de vaseline qu'il lui faut chaque semaine ! J'étouffe un rire nerveux à cette idée. C'est le genre de vanne que sortiraient Fred ou Vince, pas du tout mon style. Pourtant,

c'est très agréable de voir les choses ainsi, avec humour et dérision.

Pour en revenir à mon beau-frère, sous ses airs de parfaite bonhomie, se cache un homme encore plus austère que papa et ce n'est pas peu dire. Je comprends qu'elle soit malheureuse. Elle doit se faire chier comme un rat mort. Pourquoi l'a-t-elle choisi, d'ailleurs ?

Je soupçonne qu'elle étouffait dans notre petit village et c'était le seul moyen de s'affranchir d'une vie qui ne lui convenait plus. Alors, lui ou un autre, c'était du pareil au même. Le premier qui a eu l'aval de mon père était le bon. Peu importait qu'ils soient mal assortis.

Sans pouvoir m'en empêcher, je ferme les yeux et m'imagine dans dix ans. Cette femme frustrée et soumise, ce sera moi. Accablée et misérable également, car je serai avec un mec que je n'aimerai pas. Comment cela pourrait-il être possible, quand le seul que j'aie jamais voulu ne fera plus partie de ma vie ?

Un job sans histoires, genre guichetière dans une banque, une existence morne, un mariage fade, et des regrets plein la tête d'avoir laissé partir l'homme de mes rêves. Cette vision de mon futur semble tellement réaliste que j'en ai le souffle coupé. Non ! Tout, mais pas ça ! Et pourtant, je sais que c'est exactement ce qui m'attend. Il n'y a aucun doute à avoir, tout se passera ainsi.

Parce que c'est le quotidien sans surprises de mes parents, ils imaginent que cela doit aussi devenir le nôtre.

Ce sont des gens simples et honnêtes, je vous l'ai déjà dit, mais la fantaisie et l'insouciance n'ont pas cours chez eux.

Sauf que je refuse un tel avenir. Je ne peux pas m'engager sur cette voie, dans cette vie, en pleine connaissance de cause. Il n'y a pas moyen, c'est niet !

Mon père me donne un coup de coude, afin de me ramener à la réalité.

— Tu devrais remercier le Ciel, qui dans sa bonté t'a pardonné, au lieu de rêvasser.

— Non !

Ce mot est sorti de ma bouche, sans que j'aie pu le contrôler, mais cela ne change rien. Je ne veux pas de ce futur, ni passer les prochaines années à regretter de n'avoir pas été assez courageuse pour m'affirmer. Et plus que tout, pas question de finir comme Marie.

— Comment ça, non ? s'enquiert ma mère, d'un ton scandalisé.

Avec difficulté, je me redresse. La moquette est de bonne qualité, mais dans la mesure où ça fait près d'une heure que je suis par terre, c'est mortel pour les articulations ! Je ne sais pas comment ils parviennent à tenir. Perso, je n'en peux plus, j'ai les genoux en compote.

— Papa, maman, Marie, relevez-vous, s'il vous plaît. Il faut qu'on discute.

Lionel et Joseph, je ne leur parle pas. Ils peuvent continuer à embrasser le tapis, ce n'est pas mon problème. Pour ce que j'en ai à foutre ! Jamais je ne pardonnerai à

mon frère de m'avoir trahie ainsi. Quant à l'autre abruti, le fait qu'il rende ma sœur malheureuse est un motif suffisant pour que je l'ignore royalement.

Afin de les inciter à s'exécuter, je file vers la cuisine et prépare du café pour tout le monde. Sur l'évier, le mug de Nahel sèche. En voyant cela, je ne peux empêcher les larmes d'envahir mes yeux. *Allez courage, Madie, il faut que tu leur parles. Ensuite, tu te rendras chez Nahel et tout s'arrangera*, me souffle une petite voix pour me donner la force qui me manque si cruellement. Oui, c'est exactement ce que je vais faire.

Ma sœur me rejoint pour m'aider à porter le plateau sur lequel j'ai posé les tasses. Alors qu'elle s'en saisit, sa main presse la mienne, comme pour m'encourager. Elle a compris ce que je m'appête à faire, et a conscience que la démarche est loin d'être aisée. Mais elle me soutient et, ça, c'est précieux à mes yeux. Si ça se trouve, par le passé, elle a été dans une situation similaire à la mienne. Seulement, personne ne l'a aidée, elle. Je lui souris tristement, en déglutissant avec difficulté. J'ai peur, vraiment, mais je suis tellement résolue que rien ne me fera changer d'avis.

Lorsque j'arrive à la petite table, ils ont pris place tout autour. Seuls Lionel et Joseph sont debout derrière mon père. En même temps, ce n'est pas comme s'il y avait assez de chaises !

— Voilà, je ne sais pas ce que Joseph vous a raconté, mais je suis persuadée qu'il ne vous a pas tout dit.

Ce dernier essaie de m'interrompre, mais je le fusille du regard. Ça suffit à le faire taire, enfin pour le moment.

— Il nous a juste parlé de cette relation, de la réputation épouvantable de ce garçon, et du fait qu'il avait une autre femme dans son lit chaque nuit, explique ma mère, scandalisée.

— C'est tout ?

— Il craint que ce voyou ne t'entraîne vers la dépravation. Il paraît qu'il se drogue. Il se dit même qu'il est trafiquant de la drogue, proteste-t-elle, espérant de toute évidence me choquer.

Hélas pour elle, je ne le suis pas. Je ne peux pas croire un instant que tout ceci soit vrai. OK, les filles, c'est vérifié. Mais je ne l'ai jamais vu prendre quoi que ce soit d'illicite. Je l'aurais remarqué s'il avait sniffé ou s'il se piquait. Ce n'est pas le genre de chose qu'on peut ignorer. Attention, ce n'est pas un ange, je le sais. Tout comme j'ai compris qu'il buvait. Beaucoup. Trop sans doute, même s'il le fait rarement en ma présence. Donc, toutes ces rumeurs ignobles ne sont qu'un ramassis de conneries !

— Vous a-t-il expliqué que je suis malade ?

— Quoi ?

Maman est sous le choc. Elle me fixe avec effarement. Pivotant vers mon frère, je lance avec hargne.

— T'es un bel enfoiré, toi ! Tu leur as pourri la tête avec des ragots, mais ce qui était vraiment important et qui me concernait directement, tu t'es bien gardé de le leur révéler. Et dire que tu as décidé d'être prêtre... Honte à toi, espèce de sale hypocrite !

— Madeleine !

— Non, papa ! Il n'y a pas de Madeleine qui tienne ! Je suis gravement malade.

D'accord, j'en rajoute sans doute une couche, mais je veux qu'ils prennent conscience de ce que Nahel a fait pour moi.

— Je suis atteinte d'une endométriose sévère. Il s'agit de kystes et d'altérations graves qui se situent au niveau de mon utérus. Depuis le temps que je traîne mes problèmes, vous n'avez jamais jugé utile de me faire consulter un spécialiste.

C'est clairement un reproche que je leur adresse.

— Nous pensions que ça passerait avec le temps. De nombreuses femmes ont des ennuis de cet ordre, proteste maman.

— Comme moi ? Inconsciente ? En train de vomir tripes et boyaux ? Incapable de marcher ?

— Non, admet-elle, la tête baissée piteusement. Mais tu dois comprendre que cette situation était gênante pour nous. Ce ne sont pas des sujets dont nous parlons facilement, tu le sais.

— Oui, je suis au courant. Je le sais tellement bien, qu'aucun de vous ne m'a jamais demandé comment j'allais ou si les choses s'amélioreraient. Nahel m'a trouvée malade, parce qu'il s'inquiétait pour moi et il était bien le seul. Il m'a veillée, il m'a soignée, il m'a nourrie, et s'est occupé de moi comme aucun de vous ne s'est jamais donné la peine de le faire. C'est ça l'attitude du voyou que vous a décrit Joseph ? Il m'a obligée à consulter un médecin renommé à Paris. Le diagnostic est tombé. Si je ne prends pas le traitement adéquat, les symptômes empireront et je risque non seulement d'être stérile, mais aussi de devoir subir une intervention chirurgicale lourde. C'est ce que vous voulez pour moi ?

Aucune réponse. C'est une bonne chose, parce que je n'aurais jamais admis que quiconque le critique.

— Alors, oui, je l'aime plus que tout au monde. Pas seulement parce qu'il m'a aidée. Mais également, parce qu'il est gentil et me respecte, il me protège, s'occupe de moi et m'aime au moins autant que je l'aime. Je suis toujours vierge, si c'est ce qui vous préoccupe tant. Il tient assez à moi pour attendre, ce qui est plutôt rare par les temps qui courent. Je ne prétends pas qu'il est parfait, mais moi non plus je ne le suis pas.

— Il a fait une bonne action, reconnaît Marie, qui ouvre la bouche pour la première fois de la soirée.

Lionel pose une main sur son épaule et serre. Je vois, à sa grimace, qu'il lui fait mal, mais il ne s'arrête pas pour autant. Sale con ! Toutefois, elle ne se tait pas et poursuit.

— Peut-être qu'il n'est finalement pas si mauvais.

— C'est un hérétique, persiste papa.

— Je connais de bons catholiques qui se sont montrés nettement moins charitables ! rétorqué-je aussitôt, visant clairement mon frère.

— Tout ça, c'est bien gentil, mais je ne comprends pas pourquoi tu nous racontes cette histoire. Tu veux que nous allions le remercier ? Ce n'est pas parce qu'il s'est comporté une fois avec moralité que ça fait de lui le prochain pape, intervient Lionel. Je te rappelle qu'il m'a frappé !

— Tu parles en pleine connaissance de cause, n'est-ce pas ? Tu peux fayotter comme tu sais si bien le faire avec papa, tu n'es pas plus le successeur du pape François que lui !

Ouais, bon, l'épisode du coup de boule va être difficile à faire passer. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

— Ça fait un mal de chien !

— À mon avis, ce n'est guère plus douloureux que l'épaule de ma sœur que tu es en train de broyer !

Aussitôt, il la lâche. Mais trop tard, mon père l'a vu. Marie me fait un clin d'œil discret pour me remercier.

— Qu'attends-tu de nous, Madie ? demande-t-elle avec un petit sourire. Essaie de comprendre notre point de vue, nous nous inquiétons pour toi.

— Je sais. Ce que j'aimerais, c'est que vous me laissiez vivre ma vie et faire mes choix, sans intervenir.

— Et si tu fais fausse route ?

— Maman, tout le monde commet des erreurs. Je ferai comme n'importe qui, je les assumerai. Et j'en tirerai les conclusions qui s'imposeront. On appelle ça l'expérience, pas vrai ? Vous ne pourrez pas éternellement me protéger de tout. Ce n'est pas sain.

— Tu feras ce que nous te dirons, ordonne mon père, que mon petit discours semble avoir laissé indifférent.

— Non, papa. J'ai dix-huit ans.

— Mais c'est moi qui paie le loyer, ici. Alors, tant que tu seras à ma charge, tu feras ce que je te commanderai de faire.

— Dans ce cas, tu peux tout de suite arrêter de subvenir à mes besoins.

Mon cœur bat à cent à l'heure, mais je ne recule pas. Je sais qu'il veut me rappeler tout ce que je lui dois et dans quelle merde je pourrais me trouver, si cela devait cesser. Et franchement, ça marche plutôt bien. Je suis paniquée, même si je n'en montre rien. Si je reviens sur ma position maintenant, c'est foutu.

— Mais que vas-tu faire, pauvre folle ? s'écrie-t-il, se relevant brusquement.

— Je chercherai un travail, comme la plupart des étudiants. Et j'apprendrai à me prendre en charge.

— Six mois ! Je te laisse six mois pour comprendre ta douleur. Mais à mon humble avis, tu reviendras bien avant et en rampant.

— C'est ce qu'on verra, murmuré-je, plus déterminée que jamais.

— On rentre à la maison, décrète-t-il, après un signe aux autres. Inutile de perdre notre temps plus longtemps, elle refuse d'écouter la voix de la raison.

— Papa ! Pourquoi ne me fais-tu pas confiance ? Pourquoi t'imaginer tout de suite le pire ?

— Parce que tu es une petite fille, naïve et crédule ! Parce qu'il te brisera ! Et ensuite, qui ramassera les pots cassés ?

— Je suis plus forte que tu ne le crois.

— Je vois qu'il est de toute façon impossible de te raisonner, alors autant partir.

Intérieurement, je pousse un soupir de soulagement. Cette soirée, tragiquement et dramatiquement ridicule, va enfin s'achever. Après m'être dirigée vers la porte, je l'ouvre et les laisse passer, ne leur permettant surtout pas de changer d'avis.

— Bon retour. Je pense que je rentrerai à la maison à Noël.

— Ah bon ? Tu viens quand même ?

Je vous jure que j'adore ma mère, mais des fois elle est un peu godiche dans son genre !

— Maman, je refuse de me fâcher avec vous. Ce n'est pas parce que nous ne sommes pas d'accord, que je ne suis plus votre fille. Vous savez que je vous aime.

Elle me prend dans ses bras et me serre contre elle. J'ai toujours apprécié cet instinct maternel particulièrement développé chez elle. En fait, je l'aime tout court.

— À moins que je ne sois pas la bienvenue ? demandé-je à mon père.

— Tu es chez toi, à Rochesson. Mais il n'est pas question qu'il mette un pied à la maison.

— Je sais. Je viendrai seule.

— Et n'oublie pas. Tu as voulu t'émanciper, il va falloir assumer. Je ferme le robinet. Débrouille-toi, ma fille !

— C'est exactement ce que je ferai.

— Je ne te donne pas deux mois pour changer d'avis.

— Nous verrons...

Après avoir embrassé ma sœur, je regarde Joseph qui fait un pas dans ma direction. S'il s'imagine que j'accepte de lui faire la bise, il peut se brosser !

— Ne m'approche pas ! Je ne veux plus entendre parler de toi, dans les prochains temps.

Mon ton est tranchant et révélateur de toute la colère qui m'habite. Il n'insiste pas et repart, tête basse. Quant à Lionel, il n'embrasse personne et certainement pas les femmes, qu'il considère comme des potiches. Dans le genre intégriste, il est pas mal, lui !

Quand je referme la porte de mon appartement, je suis tellement vidée que j'ai l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. Il me faut longtemps pour réaliser ce que je viens de faire.

J'ai obtenu mon indépendance, mais à quel prix ? Je devrai gagner ma vie, en plus de faire mes études, ce qui me paraît à proprement parler impossible. Pourtant, je n'ai pas le choix. Et je vais devoir assurer côté cours, car sinon, outre le soutien de mes parents, c'est ma bourse que je risque de perdre. Et ça, pas question...

Mais je songerai à tout cela demain. Pour le moment, il y a plus urgent. Il faut que je retrouve Nahel pour m'excuser, lui expliquer la situation, et tenter d'arranger les choses. J'espère juste qu'il n'est pas déjà trop tard.

LECTURE GRATUITE

2

Même si je n'y suis jamais allée, je connais l'adresse de Nahel. Je l'ai relevée sur un courrier glissé dans la poche de son jean, dernièrement. Ce n'est pas très loin, je dirais environ dix bonnes minutes à pied. Il faudra que je pense à ramener mon vélo, la prochaine fois que je retournerai chez mes parents. Je suis sûre qu'il peut me rendre bien des services et je regrette sincèrement de ne pas l'avoir sous la main, en cet instant précis.

Consultant ma montre, je constate qu'il est presque deux heures du matin. Ce n'est pas très prudent de sortir maintenant, mais je ne peux pas attendre jusqu'à demain.

À vrai dire, je suis très inquiète pour Nahel, j'ai peur qu'il fasse une connerie. J'ai vu tant de désespoir dans ses yeux quand il est parti et, connaissant son caractère impulsif, le pire est à craindre. Attention, je ne parle pas de suicide ou de trucs bien glauques dans ce genre. Je fais plutôt référence à des bagarres, à une quantité trop massive d'alcool absorbé. Bref, il est capable d'aller loin, très loin même, et je dois à tout prix m'assurer qu'il va bien. S'il lui arrivait quelque chose, je ne pourrais jamais me le pardonner.

Après être passée dans la salle de bain pour me rafraîchir le visage et me recoiffer, j'enfile mon caban ainsi qu'une écharpe, avant de changer d'avis, par peur de marcher seule dans les rues.

L'Esplanade n'est pas à proprement parler un quartier qui craint, mais il n'est malgré tout pas nécessairement bien fréquenté, surtout la nuit. Dans la poche de ma veste, j'ai glissé un couteau de cuisine, pour le cas où. Je ne sais pas bien ce que je pourrais en faire, mais ça reste une arme et je suis rassurée de le sentir sous mes doigts.

Au pas de course, je parcours le kilomètre qui me sépare de son appartement : direction la rue de l'Observatoire. Même si je ne connais pas bien Strasbourg, je n'ignore pas que c'est un des endroits les plus huppés de la ville. Elle est située juste en face d'un parc et du planétarium. Les immeubles sont assez anciens, mais en excellent état, forcément.

Peu après, j'arrive en bas de chez lui, sans encombre, mais après avoir sursauté deux ou trois fois, m'octroyant de belles frayeurs. Pour le coup, je pousse un énorme soupir de soulagement. Le bâtiment est facile à repérer, c'est sans doute le seul qui bénéficie d'un garage souterrain.

J'appuie sur la sonnette, d'abord brièvement, puis plus longuement, mais je n'obtiens pas de réponse. Bon sang, où peut-il se trouver s'il n'est pas à son domicile ? Fred doit être encore au club, il me semble donc improbable

qu'il se soit rendu chez son ami. Et comme je ne sais pas où vivent les autres membres de la bande, je suis bien avancée. Je ne peux tout de même pas faire le pied de grue dans cette rue toute la nuit ?

De rage, je donne un coup de pied dans la porte. C'est là que je réalise qu'elle n'est pas verrouillée. *Merci, mon Dieu ! Pour une fois que vous êtes avec moi ! Je commençais à me demander sérieusement si je vous avais contrarié, parce que depuis quelques heures, on peut dire que vous ne m'avez pas loupée !*

Sans attendre, j'entre et actionne l'interrupteur. Sur la boîte aux lettres, il est indiqué que son logement se trouve au troisième étage. Aussitôt, je monte. Arrivée devant son appartement, je sonne plusieurs fois, puis me mets à toquer doucement pour ne pas réveiller tout le voisinage. Toujours aucune réponse.

Soudain, une porte située un peu plus loin s'ouvre sur une jeune femme brune d'une trentaine d'années.

— Ce n'est pas la peine d'insister, mademoiselle, il n'est pas chez lui. Cela fait d'ailleurs quelques semaines qu'on ne le croise plus très souvent.

Ça, je le savais, puisqu'il vit quasiment à plein temps chez moi. Elle ne m'apprend rien !

— Désolée de vous avoir dérangée, je chuchote, tentant de masquer ma déception.

— Ce n'est pas grave. Bonne nuit, murmure-t-elle, avant de refermer sa porte.

Bien, qu'est-ce que je fais maintenant ? Dépitée, je me laisse tomber sur une marche de l'escalier. J'aurais sans doute été plus avisée de l'appeler. Mais oui ! Quelle buse je fais, par moments ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Des fois, je vous jure que je pourrais me biffer. C'est encore plus le cas, quand je réalise que mon portable est resté chez moi, dans mon sac. Oh, la stupide !

Mais pourquoi l'ai-je oublié ? OK, je ne suis pas ce qu'on peut appeler un addict du smartphone, je n'ai pas sans cesse besoin de l'avoir à portée de main. Mais enfin, sortir en pleine nuit, sans penser à l'emporter avec moi, c'est d'une inconscience rare ! À ma décharge, j'étais si pressée de le rejoindre, que je n'ai pas beaucoup réfléchi avant de partir. Justement, il me semble que je ne fais plus très souvent fonctionner mon cerveau, ces temps-ci, voire pas du tout.

En définitive, après avoir tergiversé dans tous les sens, je décide de rester ici, pour être certaine de ne pas le rater. Au moins, je suis à l'abri. Il finira bien par rentrer. Après avoir trouvé une position à peu près confortable, adossée contre le mur de l'escalier, je fourre mes mains dans les poches de mon caban. Puis je commence à attendre, et à attendre encore...

Une petite secousse sur l'épaule me réveille en sursaut. C'est la voisine de Nahel, celle qui m'a renseignée quand je suis arrivée.

— Mais qu'est-ce que vous faites toujours ici ? s'exclame-t-elle, penchée sur moi, les yeux grand ouverts. Ne me dites pas que vous avez passé toute la nuit sur cette marche ?

Je baisse le visage, à moitié endormie. C'est pathétique, vu de l'extérieur, mais qu'y puis-je ?

— Nahel n'est pas là, et il y a fort peu de chances pour qu'il rentre. Vous connaissez son ami Fred ?

Je hoche la tête en silence.

— Savez-vous où il habite ? demande-t-elle encore.

Cette fois, je fais signe que non. En fait, je crois que c'est dans le coin. Mais où exactement, je l'ignore.

— Son appartement est tout près, sur le boulevard de la Marne. Je passe devant l'immeuble pour me rendre à mon travail. Si vous voulez, je vous montre.

J'accepte avec joie. Même si Nahel ne se trouve pas chez son meilleur ami, celui-ci pourra sans doute m'aider. Je suis sûre qu'il saura où est mon amoureux.

Je me lève avec difficulté, percluse de courbatures. Clairement, il y a plus confortable pour dormir qu'une planche en bois ! Sans un mot, je lui emboîte le pas. Je n'ai aucune envie de raconter ma vie à une nana que je ne connais ni d'Adam ni d'Ève, et encore moins la raison de ma présence ici, durant la moitié de la nuit.

Hélas, comme pour confirmer mes craintes, elle commence à me poser des questions, dès que nous nous trouvons sur le trottoir.

— Vous êtes une amie de Nahel ? Il est super craquant, n'est-ce pas ?

Oh, comme je la vois venir avec ses gros sabots ! Elle me tend l'hameçon, espérant que je me mettrai à table. Mais c'est mal me connaître. Je ne suis pas du genre à causer à tort et à travers, et encore moins avec une femme que je n'ai jamais rencontrée auparavant. Les amies de Nahel ne sont certainement pas mes amies !

Cela étant, rester muette frise l'impolitesse. Après tout, elle aurait très bien pu me laisser moisir sur les marches de l'escalier, où je serais encore en train d'attendre stupidement.

— Oui, je le connais bien.

Et c'est tout ce qu'elle tirera de moi. Je n'ai pas besoin d'une confidente. Si j'ai envie de m'épancher, je n'ai qu'à me rendre à confesse. Au moins, là, je suis sûre que mes paroles ne se répèteront pas. Sauf si celui qui se trouve en face moi est mon frère. Ah, comme je lui en veux !

— C'est par ici, venez, nous y sommes presque. Je suis infirmière dans une clinique tout près, m'informe-t-elle.

Cette fois, je réagis. Ce qu'elle est en train de me dire m'intéresse déjà nettement plus.

— Ah bon ? Et en quoi consiste votre job ?

Ce changement de conversation a un double avantage. Premièrement, je n'ai pas besoin de m'expliquer au sujet de Nahel. Deuxièmement, je me renseigne sur une profession qui me tente de plus en plus. Parce que, autant

être lucide, les études universitaires, pour moi, c'est terminé. Je ne pourrai pas poursuivre un cursus qui me motive de moins en moins et bosser parallèlement. Je n'en vois pas l'intérêt, alors le plus raisonnable est de changer de cap, le plus tôt possible.

L'idéal serait de trouver un BTS en alternance. Deux ans à se partager entre une école et un emploi, le tout rémunéré, comme cela aurait été le cas si j'avais accepté le poste dans la banque où travaille ma mère. Toutefois, plus j'y réfléchis, plus je comprends que de toutes les propositions qui m'ont été faites, la seule qui a réellement éveillé mon intérêt est le métier d'infirmière. Ce n'est qu'une année de plus, par rapport au cursus précédent. Et puis, cela permet bon nombre d'opportunités. Enfin, je crois...

Noémie, c'est son prénom, ne se fait pas prier. Elle me raconte très facilement sa vie, m'expliquant qu'elle est célibataire, qu'elle vit dans cet appartement payé par son père depuis cinq ans, et qu'elle travaille dans un service de cardiologie. Elle m'indique par le menu les tâches qui sont les siennes. Finalement, je trouve ça très valorisant. Enfin, je veux dire que quand on a passé huit heures à bosser, en sachant que c'est pour la bonne cause, qu'on a soulagé et aidé son prochain, on peut dormir tranquille. J'ai le sentiment que ça me correspond assez bien. Il va falloir que j'y réfléchisse sérieusement.

— Voilà, c'est ici. Le code est 0201. Je le connais, parce que j'ai vu Fred le composer quand j'ai accepté de boire un verre chez lui, il y a quelques mois. C'est également mon jour et mon mois de naissance, c'est pour ça que je m'en souviens.

— Merci, Noémie. C'est très gentil à toi de m'avoir accompagnée jusqu'ici et d'avoir répondu à mes questions.

— Pas de problème. Si tu as besoin de quoi que ce soit, comme effectuer une journée de stage d'observation pour te faire une idée plus précise de ce métier, tu sais où me trouver.

Après un dernier signe de la main, elle traverse la rue et s'éloigne prestement. Étouffant un bâillement, je me dirige vers l'entrée. Il est six heures trente, je n'ai dormi que deux petites heures, et encore sur une marche d'escalier. J'ai hâte de retrouver mon amoureux, d'arranger les choses et de me reposer.

L'appartement de Fred est situé au quatrième, c'est marqué sur sa boîte aux lettres. Comme il y a un ascenseur, je m'y engouffre. Lorsque je me trouve sur le palier, tout se complique. Il n'y a aucune indication sur les portes, seulement des numéros.

C'est à ce moment précis, qu'une jeune femme apparaît à environ un mètre de moi. Au loin, j'entends la voix de Fred qui crie « *Ferme derrière toi en partant !* ». Super, c'est là ! La nana a l'air tellement dans les vapes qu'elle

ne lui répond pas. Alors qu'elle avance, je me glisse derrière elle. Je crois qu'elle ne m'a pas calculée, elle semble tellement occupée à découver qu'elle ne prend même pas la peine de tirer sur la porte. Encore une belle imprudente, si vous voulez mon avis.

En tout cas, ça me convient parfaitement, parce que je peux pénétrer dans l'appartement, ni vue ni connue. Quand j'aurai trouvé Fred, tout se réglera en deux temps trois mouvements, j'en suis persuadée.

Je jette un dernier coup d'œil à la fille qui longe à présent le couloir en titubant, puis j'avance et referme doucement derrière moi.

Une fois dans le vestibule, je me dirige vers ce que je pense être la pièce principale. Et là, le spectacle qui se dresse devant moi est digne de l'apocalypse. Il doit y avoir une vingtaine de personnes, hommes et femmes confondus, tous à poil, dormant pour certains à même le sol, pour d'autres sur des matelas ou le canapé. Près d'eux, j'aperçois de nombreuses bouteilles d'alcool, des cendriers débordants de mégots, et pas forcément ceux qu'on voit sur les cigarettes. Quant à l'odeur qui envahit mes narines, elle est carrément écœurante. J'ai beau être inexpérimentée, je comprends immédiatement ce qui a dû se dérouler ici : une orgie. Penser que je suis choquée est un euphémisme et ce n'est rien de le dire.

Avec un frisson de dégoût, je fais un pas en avant et scrute tous ces inconnus pour tenter d'y trouver Nahel. À

mon grand soulagement, il n'y est pas. Même si je ne peux pas forcément distinguer tous les visages, ses tatouages sont assez voyants pour que je puisse le repérer. Or, définitivement, il n'est pas là.

Je marche alors vers la cuisine, mais celle-ci est vide. Bon sang, où est Fred ? Je suis sûre que c'était sa voix tout à l'heure.

Après une seconde de réflexion, consciente de n'avoir jamais été aussi gênée de toute ma vie, je décide de rentrer chez moi. C'est vrai, je suis crevée et il vaut mieux que je récupère mon smartphone pour appeler mon amoureux. C'est tellement plus simple. J'aurais d'ailleurs aussi bien fait de commencer par là, après le départ de mes parents.

Alors que je reprends la direction du vestibule, pressée de me barrer le plus vite possible, un détail retient mon attention. Sur le coup, je n'y fais pas particulièrement gaffe. Mais, tandis que ma main est déjà posée sur la poignée, je fronce les sourcils et reviens en arrière.

Nahel n'était peut-être pas dans le séjour, mais sa veste est, quant à elle, accrochée au portemanteau. Ce qui signifie qu'il est bien ici. Envahie par un sentiment d'appréhension qui me vrille l'estomac, je rebrousse chemin. Saisissant la manche, je la soulève et aperçois la petite éraflure que j'avais remarquée un jour sur le tissu, en me promettant de la recoudre à l'occasion. C'est bien son caban, aucun doute n'est permis.

Les sourcils froncés, je me dirige vers la première porte, que je pousse doucement. Ce sont les toilettes, mauvaise pioche. La suivante, c'est la salle de bain, où un homme nu dort dans la baignoire. Charmant ! Enfin, si on aime le genre gros et velu. La troisième est la chambre de Fred, que j'entrouvre pour la refermer aussitôt.

À vrai dire, l'ami de Nahel n'est pas en position de me répondre, puisqu'il est en train de s'envoyer une fille. Comme elle était à quatre pattes et, lui, face à la porte, derrière elle, je l'ai immédiatement reconnu. Mais où suis-je exactement ? Dans le temple du sexe ? Bon sang, c'est à ça qu'il occupe ses nuits ? Quel immonde porc ! Et Nahel dans tout ça ? Il fait pareil ?

En fait, si je me réfère à ce que j'ai vu au club, je devrais me rendre à l'évidence et abonder dans ce sens. Sauf que mon chéri a changé. Et je ne peux pas concevoir qu'il ait pu me déclarer son amour avec autant de sincérité, hier soir, puis se livrer à une partouze sordide juste après. Non, il m'est impossible, ne serait-ce qu'un seul instant, d'envisager qu'il soit mêlé à tout cela.

Hélas, mon instinct n'est pas de cet avis et me hurle de ne pas ouvrir la dernière porte, me certifiant que ce que je pourrais découvrir ne me plairait pas du tout. Mais je refuse d'écouter. J'ai confiance en lui. L'amour n'est rien sans la confiance.

Sans bruit, je pousse le panneau de bois et avance dans la chambre. À peine quelques centimètres plus loin, je me

fige. Ce que je découvre me glace d'horreur. Dans le grand lit, Nahel est endormi, torse nu. Jusque là, tout va bien. Sauf qu'à ses côtés, une splendide blonde totalement à poil sommeille bien tranquillement. Sa main est étendue en travers de la poitrine de mon amoureux, dont les doigts, passés autour de sa taille, reposent sur ses fesses dénudées.

Je sais que je devrais hurler, lui mettre des gifles, mais je ne suis pas comme ça. Je me contente donc de ravalé mon désarroi et de rebrousser chemin, pour quitter cet endroit répugnant sans attendre.

Ce n'est qu'une fois dans la rue que je laisse libre cours à mes larmes. C'est pas vrai, je n'arrive pas à y croire ! Je me suis foutu l'intégralité de ma famille à dos pour lui, j'ai bravé tous les interdits, j'ai renoncé à leur appui, et tout ça pourquoi ? Pour un putain de connard d'enfoiré de salopard qui prétend m'aimer et me trompe avec la première pouffasse venue, au moindre problème.

Cette fois, c'est certain, je ne veux plus jamais entendre parler de lui. Ah ça, non ! Je refuse de me lier avec un mec infidèle. Heureusement que nous n'avons pas couché ensemble, parce que ça m'aurait bien fait chier de lui avoir offert ma virginité, pour découvrir ensuite sa véritable nature ! Mon Dieu, mais comment est-ce que je m'exprime à présent ?

Sentant que la colère s'apprête à faire place au chagrin, je me mets à courir le plus vite que je peux jusqu'à mon studio.

Arrivée à destination, je n'ai que la force de verrouiller derrière moi et de rejoindre mon lit, sur lequel je m'effondre en larmes. À présent que les vannes peuvent être ouvertes, de violents sanglots surgissent de ma poitrine. Comment ai-je pu me laisser bernier par cette enflure ? Comment ai-je pu être assez naïve pour gober toutes ses salades ? Pathétique et nullissime, voilà ce que je suis. Bon sang, j'ai vu en lui mon prince charmant, l'amour de ma vie, alors qu'il n'est rien d'autre qu'un vulgaire crapaud pustuleux. Et en plus, avec ces conneries, je suis dans la merde ! Parce qu'il n'est pas envisageable, un seul instant, de changer d'avis sur la manière dont j'entrevois le futur. Mon futur.

J'ai réussi à m'affranchir de l'influence étouffante de mes parents, hors de question de faire machine arrière. Non, c'est ma vie et c'est moi qui décide.

De toute façon, si je les contactais maintenant, il est évident que mes jours à Strasbourg seraient comptés. Mon père n'est pas méchant, mais il y aurait forcément des mesures de rétorsion pour avoir osé le défier et mettre en doute mon éducation.

La première serait de me ramener manu militari à Rochesson où, nul doute, je finirais guichetière dans la banque de maman. Et celle-ci passerait le reste de ses

jours à m'avoir à l'œil. L'image de ma sœur, si triste et résignée, me revient en mémoire. Non, ce n'est pas l'avenir auquel j'aspire.

Récemment, j'ai dit à Nahel que j'ignorais ce que je désirais. J'ai le sentiment qu'aujourd'hui, je sais au moins ce que je ne veux pas. C'est un bon début, me semble-t-il. En attendant, il va falloir que je trouve rapidement un boulot et que je prenne les choses en main.

Même si je suis malheureuse comme les pierres, et je pressens que ce n'est pas près de passer, ma vie ne cesse pas pour autant.

On pourrait croire que je ne l'aime pas tant que ça, puisque je refuse de me laisser abattre. Mais moi, je sais que c'est faux. En trouvant Nahel avec cette fille, dans ce lit, j'ai eu le sentiment que toute mon existence s'arrêtait, que mon cœur se brisait et qu'un grand froid m'envahissait.

J'ignore d'où vient cette force, que je ne pensais pas posséder, mais elle est là et bien là. Et elle me permettra de me reprendre. Alors, inutile de continuer à me morfondre, ça ne sert à rien.

Mon Dieu, je sais que tu m'entends. Aide-moi à affronter cette épreuve, la pire de toutes. C'est aujourd'hui que j'ai vraiment besoin de toi. Donne-moi la force de me relever et d'avancer coûte que coûte. Il ne faut surtout pas que je me laisse aller, parce que je

sombrerais très rapidement dans une dépression encore plus difficile à surmonter.

Avec l'énergie du désespoir, mais toujours animée par cet instinct de survie qui est en train de prendre le contrôle, je décide que j'ai d'abord envie d'une longue douche, histoire de me laver de toute cette boue. J'ai l'impression d'être crasseuse, salie, et c'est insupportable.

Une demi-heure plus tard, lorsque j'en émerge, je me sens un peu mieux. J'enfile un jean, un pull et me sèche rapidement les cheveux, avant de me brosser les dents. Après deux cafés corsés, je suis en train de dresser une liste des tâches qu'il me reste à accomplir, par ordre de priorité pour faire le ménage dans ma vie.

Premièrement : préparer les valises de cet enfoiré. Aucune de ses affaires ne doit plus traîner ici. Deuxièmement : m'en débarrasser en appelant Sophie pour lui demander de les récupérer. Comme nous ne sommes pas particulièrement copines, elle ne s'éternisera pas et, plus important encore, elle ne me regardera pas avec une pitié qui me ferait horreur. Troisièmement : préparer un curriculum vitae et dresser la liste de tous les commerces où je pourrais postuler. Après tout, n'ai-je pas déjà de l'expérience dans le domaine de la vente, puisque j'ai bossé deux étés de suite dans la boulangerie de mon village ? Quatrièmement : lessiver...

La sonnerie de mon portable interrompt net mes pensées. Aussitôt, je me fige. Et si c'était lui ? Mieux vaut

ne pas décrocher. Mais en même temps, si ce sont mes parents, ne faut-il pas que je réponde ? Ils pourraient s'inquiéter. Prudemment, je m'approche du comptoir où mon téléphone est posé. Avec étonnement, je découvre qu'il s'agit de Val. Que me veut-il ?

Depuis que je suis sortie de la douche, mes yeux sont secs et je suis assez fière de moi, même si le courage dont je fais preuve m'épuise, aussi bien physiquement que psychologiquement.

La dernière sonnerie résonne, juste avant que la messagerie ne s'enclenche, quand je me décide enfin à décrocher. Après tout, autant lui demander de passer récupérer les effets de Nahel. Ils sont amis, il pourra les lui rendre et je n'aurai pas besoin de croiser l'artisan de tous mes malheurs.

— Oui ? dis-je, la voix rauque d'avoir trop pleuré.

— Madie, salut, c'est Val.

— Salut.

Un silence gêné s'installe. Je ne sais pas ce qu'il me veut et je parierais ma chemise sur le fait qu'il n'est pas au courant de ce que j'ai vu.

— Écoute, Madie, j'aimerais que tu m'excuses pour mon attitude d'hier soir. Je ne comprends pas pourquoi j'ai été aussi con.

— Ce n'est pas grave, Val.

Domage que je ne sois pas tombée amoureuse de ce mec, il est vraiment correct.

— Si, c'est grave. Depuis le début, je sais que tu en pincas pour lui. Mais tu me plais beaucoup et je suis un peu jaloux de ce crétin qui ne te mérite pas. Ça va passer et, bientôt, je n'y penserai plus. Mais hier, c'était plus fort que moi, et j'ai été nul.

— Ne te reproche rien. De toute façon, Nahel et moi, c'est terminé.

— Quoi ? Mais comment est-ce possible ? Vous semblaiez si proches, il y a moins de vingt-quatre heures ! C'est quoi ce délire ? Qu'est-ce que ce boulet a encore fait comme connerie ?

Parce que je suis à bout et que j'ai besoin de me confier, je lui raconte l'histoire, depuis le moment où nous avons découvert ma famille dans le studio, jusqu'à celui où j'ai trouvé mon mec dans un lit avec une autre, le tout en à peine une nuit.

Évidemment, le fait d'évoquer des évènements aussi douloureux fait rejaillir les larmes que j'avais enfin réussi à dominer. Tu parles d'une connerie ! Mue par une volonté de fer, je crispe tous les muscles de mon corps et de mon visage, si bien que je parviens à les endiguer. Cela me donne au moins la fierté de ne pas chouiner devant Val.

Alors que je renifle, fort peu élégamment, mon interlocuteur ne bronche toujours pas.

— T'es encore là ? demandé-je, tout en essuyant mes yeux humides.

— Ouais, je suis là, et je ne sais pas quoi dire.

— Rien, Val. Il n'y a rien à ajouter. C'est comme ça. Mais j'aimerais que tu me rendes un service.

— Tout ce que tu veux, s'empresse-t-il de répondre.

— Il faudrait que tu passes chez moi pour récupérer les affaires de Nahel. Je vais tout rassembler. D'ici une heure, ce sera prêt. Ça ne te dérange pas ?

— Non. Dans une heure, je serai chez toi.

Lorsqu'enfin je raccroche, je me reproche presque de lui avoir dévoilé la vérité. Après tout, nous ne sommes pas particulièrement proches et j'ai conscience qu'il y a un problème entre lui et Nahel. Ce n'était pas forcément très malin de ma part.

Toutefois, je ne tergiverse pas longtemps. J'avais besoin de parler et il était là. Je suis sûre qu'il sera discret. Tout comme je sais parfaitement que je lui plais depuis le premier jour, quand je l'ai rencontré dans le couloir du restaurant universitaire. Pourtant, je n'ai jamais éprouvé pour lui l'attraction que je ressens pour mon DJ. Et j'ai comme le sombre pressentiment que ce n'est pas demain la veille qu'un homme m'inspirera à nouveau ce genre de sentiment. Cette pensée est à la fois rassurante et démoralisante.

J'ai toujours imaginé que le lien qui m'unissait à Nahel était unique, presque surnaturel. Mais il l'a coupé cette nuit. En me trompant avec l'autre pouf, il a tout détruit.

Arrêter de m'apitoyer et aller de l'avant. Voilà ce que je dois faire...

LECTURE GRATUITE

LECTURE GRATUITE